

Mon voyage sur Terre

À 14 heures, je me trouve dans un sous-bois, quelques mètres au-dessus du sentier que j'ai quitté pour m'isoler des humains. Ma tête ne bouge pas, mon regard est fixe, en direction de l'*Autre* qui se dissimule dans un bosquet, et que je cherche, à l'évidence sans trop comprendre pourquoi, à approcher, lentement. Comme un chaton. C'est en tout cas l'image qui me vient alors que je prends conscience que mes jambes ne sont plus vraiment *consciemment* mes jambes mais les pattes de l'*animal-en-moi*. Elles se déplacent librement, comme d'elles-mêmes, dans une forme de transcendance proprioceptive que je n'ai clairement jamais vécue. Je suis à cet instant précis un *Homo Sapiens* qui *joue*, un jeune d'homme qui joue à la chasse. Je n'ai évidemment jamais fait ça auparavant, jamais fait ça en quarante ans d'existence animale sur Terre, quarante ans d'injonctions culturelles normatives déshumanisées, *désanimalisées*. Ce soir, quand les effets auront été dissipés, rejouant le mouvement précis, la mécanique parfaite, de cette approche, j'en serai absolument incapable, je vacillerai, balourd et maladroit, *Homo civilisus*. Le sentiment de *flow*, tant recherché par le coureur à pied, ce moment fluide, pur, gracieux où le corps glisse sans effort dans l'exercice, comme détaché de tout contrôle cognitif, est probablement ce qui, dans un monde où chaque sensation *doit* être emprisonnée dans un mot, se rapproche le plus de cette impression de gouvernement central par le corps, instinctif, *hors-de-moi*. Dans notre société moderne, hors-sol, hors-nature, hors-soi, mon voyage du jour se nomme « état de conscience *modifiée* ». Comme pour insister sur ce qu'il y aurait d'artificiel, de *modifié*, à reprendre possession de notre soi intérieur, sauvage, qui se doit de laisser la place au cartésianisme outrancier, au « normal », de la civilisation. Puissance du réductionnisme scientiste qui désacralise l'intensité de l'expérience vécue, qui profane le *pragmatique*, afin de lui nier toute *réalité*, toute *Vérité*. Et si jouer à chasser comme un enfant-animal de quarante ans, dans un état de détachement, libéré tout à la fois du bruit de fond cérébral qui pollue nos sens d'un nuage d'injonctions sociales que des conséquences fâcheuses de la colonisation de nos imaginaires par le mythe du progrès, n'était pas, précisément, l'état de conscience *non-modifié* que l'humanité, au bord de son propre effondrement, devrait s'évertuer à reconquérir ?

Préliminaires : préparation du voyage

Cela fait maintenant deux ans que j'ai arrêté ma recherche en mathématiques appliquées et en informatique et que je fais radicalement évoluer mon rapport à l'instruction de « mes » étudiant·es. Comme beaucoup, j'ai subi le choc violent de la *prise de conscience* de la catastrophe socio-environnementale, de l'anéantissement biologique global et de la quasi-condamnation à une fin proche de l'humanité, provoquées et sans cesse aggravées par nos choix de vie terriblement égoïstes et irrationnels. Arrêter mes recherches s'est rapidement imposé comme une évidence, tant il est clair que le développement technologique et l'accumulation de savoirs spécialisés constituent tout à la fois de puissantes armes de destruction et d'oppression *coloniale* (de l'homme sur la femme, de l'humain occidental sur l'humain du sud global, de l'animal *Homo Sapiens* sur les autres êtres vivants) et un enfoncement dans la dépossession du lien autonome des communautés humaines à leurs outils, à la terre, au monde biologique, à leur vie. S'il n'est plus besoin de démontrer – et je n'y perdrais pas mon temps ici – que la logique d'accumulation matérielle (capitaliste) et de domination patriarcale est à la source de l'effondrement en cours et doit absolument être détruite si l'humanité souhaite envisager un avenir qui soit autre qu'un arbitraire de guerres, famines et épidémies, cette perspective *révolutionnaire* est pour beaucoup littéralement absente de l'univers envisageable, tant nous nous croyons sécurisés dans la *cage dorée* capitaliste, tant est incommensurablement lourd le poids du fatalisme tatchérien – « *there is no alternative* » – de la monoculture du Capital. Monoculture du cynisme des *petits gestes*, de l'insulte intellectuelle du *développement durable* et de *l'économie verte*, de l'appropriation du langage qui a transformé

l'écologie – cette puissante philosophie du *faire-monde* – en une idéologie rétrograde, punitive (injonction à changer ceci, à réduire cela), infantilisante et culpabilisante (nous en sommes là parce que nous humains sommes irresponsables – bien que ce soit surtout la faute des autres). La fin du monde s'envisage, pas celle du capitalisme – qui s'éteindrait donc avec le monde.

Les études que je mène depuis deux ans m'ont rapidement éloigné de la réponse techno-centrée, prétendument rationnelle mais ô combien arrogante, que l'humanité écocidaire du XXI^e siècle souhaite apporter à sa propre logique suicidaire, entre mythe oxymorique du développement durable et naïveté de la transition énergétique. Mon collègue Aurélien Barrau, se faisant la voix d'anthropologues et philosophes tels que Descola, Pignocchi ou Morizot, n'a de cesse de le répéter : notre problème n'est pas technique, il est *ontologique*, il se situe à l'essence-même de ce qui définit notre humanité, notre *cosmologie* – notre façon d'être-au-monde, de faire-monde. Sortir de cette guerre menée par nous contre nous, et contre la vie, passera *obligatoirement* par une profonde introspection, par une clarification de l'identité, de l'essence de ce « nous ». C'est donc tout naturellement qu'en parallèle de mon travail sur le démantèlement du numérique, de mes combats au sein de Scientifiques en Rébellion contre les majors des énergies fossiles et l'industrie du semiconducteur, je mène avant tout une quête ontologique, écopsychologique, sur le rapport de l'humain au reste du vivant. Une puissante prise de conscience pour moi fut la lecture des travaux ethnographiques de Philippe Descola sur les Achuar d'Amérique du Sud, de Nastassja Martin sur les Even du Kamtchatka, mais peut-être encore plus profondément des travaux archéologiques et historiques de David Graeber sur les sociétés algonquiennes, iroquoises, jivaros de l'Amérique précolombienne. Bien que vivant à des époques et en des lieux très différents, nombre de ces peuples incarnent des cosmogonies *animistes*, c'est-à-dire qu'ils et elles considèrent que tous les êtres et entités de la Terre sont mues par une forme d'intériorité subjective (d'une conscience) et que – et c'est là le plus important, je crois – ces intériorités subjectives sont *continûment liées*, avec pour conséquence majeure que, bien que dotés d'attributs physiques distincts, les êtres et entités de la Terre sont en capacité de dialoguer. En capacité d'établir, pour reprendre les termes de Morizot, une *diplomatie des interdépendances*. La diversité du vivant (et au-delà même, du non-vivant), vue sous l'œil réductionniste de la « modernité » comme une accumulation d'espèces spécialisées à des « niches écologiques » et marginalement dépendantes les unes des autres, devient dès lors une toile complexe dont les relations, et non pas les individus, *font* le vivant. Dans *Manières d'être vivant*, Morizot nous projette au sein du tissu d'interdépendances que les loups, les brebis, les patous établissent entre elles et eux, et nous rapporte notamment d'innombrables exemples de formes de *communications interspécifiques*, communications bruyantes et aveuglantes – parce que vecteurs de la vie – auxquelles l'être humain moderne est devenu sourd et aveugle.

Sourd et aveugle dans la courte, mais ô combien folle, parenthèse d'errance dans le règne de l'artificialité de ce monde-là. Mais pas ailleurs, pas avant. En dehors de la *société du spectacle* de l'humain moderne qui a décrété sa propre histoire du bonheur par le truchement de la gloire personnelle, du moindre effort et de l'accumulation matérielle, qui s'empoisonne au glucose et enfonce dans la sédentarité un corps finement adapté à 300,000 ans d'une vie de marche, de chasse et de cueillette, les maigres vestiges des populations indigènes continuent à définir leur existence et leur bonheur à travers le prisme ancestral de l'horizontalité entre les espèces et par le biais d'une variété de *moyens de communication*, de dialogue, avec ces mêmes espèces. Pour les Even du Kamtchatka, le dialogue s'établit par les rêves tandis que pour les populations indigènes de l'Amazonie elle a lieu par les chants (*icaros*) ainsi que par l'ingestion ritualisée de substances psycho-actives telles que l'*ayahuasca*. Dans les conditions de subsistance (que nous, occidentaux, considérons « difficiles » – en dépit de la preuve formelle du contraire par Sahlins dans les années 70) des populations indigènes, cette relation aux entités et ces moyens de communication interspécifique, loin d'être une quelconque facétie culturelle, sont vitaux, en cela qu'ils définissent l'*existence* de chacun·e : cette *essentialité* du lien animiste est si prégnante que l'assèchement d'un lac ou la disparition d'une entité vénérée induit des souffrances au sein du groupe si fortes qu'elles

peuvent entraîner des maladies et conduire parfois à la mort. Le triptyque « *peyotl*, maïs, cerf » des *Huichol* et les rituels de consommation du *peyotl* (une substance psycho-active issue d'un cactus) constituent au même titre des repères existentiels fondamentaux, *ontologiques*. Les cérémonies shamaniques, basées sur des substances psycho-actives, des chants rythmés, des lectures de rêves, etc., induisent un état de « conscience modifiée » permettant d'ouvrir un *canal de communication* avec les autres entités, qu'elles soient animales, végétales ou parfois non-vivantes. La plante responsable de l'altération de conscience, tel le cactus, est considérée comme la *plante-mère*, dont l'âme est rendue accessible au sein du rituel, âme Cerbère qui permet l'accès aux autres âmes animales et végétales. La prétention scientifique et profondément réductrice de l'humain moderne, technologiquement 'augmenté' par sa surconsommation de médicaments et par la délégation – ou plutôt la soumission consentie et revendiquée – de sa santé à la froideur desdits experts médicaux équipés par la méga-machine, voit en les rituels shamaniques un relent de charlatanisme à usage purement cosmétique ou placebo pour peuplades *en voie de civilisation*. C'est structurellement se méprendre sur le rapport indigène à la santé, qui voit l'individu comme cheminant le *sentier existentiel* commun au vivant qui l'entoure – au cosmos – et dont il s'agit de ne pas perdre le fil. L'individu n'est en cela jamais plus malade qu'il n'est sain, binarité polarisante et paralysante de l'ontologie occidentale, mais *en chemin*. Faisant parfois fausse route, le rituel et la riche pharmacopée locale engagent l'individu dans une épreuve de vie, épreuve transformatrice pour l'âme, lui donnant accès à un autre niveau de connexion au cosmos. On est loin ici du cartésianisme mécaniste médical qui voit la maladie comme une affection 'exogène' – un virus qu'on aurait 'attrapé', le vieillissement plus ou moins 'naturel' d'un organe – et qui fait fi de toute considération holistique, de toute forme de responsabilité, de toute forme de cohérence de notre essence constitutive d'être dilué dans la toile du vivant – nous sommes ce que nous respirons, nous sommes ce que nous mangeons, nous sommes symbiotiquement nous et les Autres. On est bien loin également de l'anthropocentrisme arrogant, voire délirant, qui fait de la mort un ennemi à repousser – avec l'acharnement thérapeutique comme victoire paroxystique du transhumanisme – et de la vie *un droit sans devoir* d'enfant gâté. De Démocrite à Épicure, l'ataraxie stoïcienne et la mort comme épiphénomène d'une vie vertueuse, agissante, sont pourtant le berceau de notre civilisation. Nous avons à l'évidence perdu un pan entier de notre essence, perdu toute forme de spiritualité saine, pour plonger dans le néant d'un détachement angoissant du monde et d'une aliénation fatale à l'artifice.

Le rapport indigène au monde, cet *être-au-monde* structurellement différent de l'ontologie *naturaliste* occidentale – naturaliste au sens de Descola, c'est-à-dire qui distingue l'Homme intelligent et dominateur d'une Nature soumise et sans conscience –, rebat fortement les cartes de la « composition du monde » : selon l'ontologie *animiste* partagée par une multiplicité des populations indigènes (comparativement à *une seule* population occidentalisée, unifiée, ce rassemblement massif d'êtres paradoxalement seuls), *Homo Sapiens* est un animal comme un autre, qui fait partie de la toile complexe d'interdépendance de l'ensemble du monde vivant. Il est même indivisible du *continuum horizontal (dans l'espace) et vertical (dans le temps)* du vivant comme nous l'enseigne l'écopsychologie : nous respirons l'oxygène et consommons les chaînes de carbone des végétaux afin de régénérer toutes nos chaînes moléculaires – à raison d'un renouvellement quasi total de l'ensemble des atomes de notre corps tous les sept ans – ; notre enceinte corporelle contient au moins 90 % d'ADN non-humain, la majorité (connue) étant concentrée dans notre microbiote intestinal en communication permanente avec notre cerveau – ce qui permet d'établir que nous *sommes* ce microbiote ; nous héritons de milliers de générations de mammifères et, bien avant eux, d'espèces marines, information qui nous incombe chaque jour lorsque nous salons nos plats afin de préserver l'équilibre osmotique de l'eau salée qui compose encore aujourd'hui 60 % de notre corps de « poisson terrestre » – le sel étant, il est central de le souligner, un composant *inorganique*, un caillou qui, au même titre de les métaux (fer, zinc, cuivre, etc.) dont nous sommes dépendants, symbolise merveilleusement la fusion tissulaire du vivant à la matière inerte. Cette prise de conscience impose l'humilité : nous ne *sommes pas* une enveloppe épidermique isolée du reste du

vivant, mais bien, à l'image d'une cascade qui paraît en tout instant similaire mais dont les molécules d'eau sont remplacées en permanence, un système dynamique immergé dans le flux de la vie terrestre. En ce sens, nous sommes Tout, un Tout indivisible, vivant et non-vivant. Un Tout dont il apparaît essentiel de prendre soin, chaque attaque envers le Tout devenant de fait une forme d'auto-mutilation.

Cet autre regard que l'ontologie animiste porte sur le monde et ses relations d'interdépendance cadre fortement avec les philosophies du bonheur orientales, amérindiennes, mais également avec la vision de Spinoza, de nombreuses fois revisité ces dernières années et selon qui le bonheur passe par l'usage de notre *désir* (cette force intérieure qui nous pousse vers l'avant) attaché à des *idées adéquates*, c'est-à-dire cohérentes avec la raison, et visant à atteindre la *félicité*, définie par Spinoza comme une compréhension totale du monde, de la *Nature* – cette notion de *Nature* que Spinoza définit d'ailleurs comme identiquement égale à *Dieu*, comme le Tout. Je prends l'opportunité de cette parenthèse spinoziste afin, néanmoins, au risque du crime de lèse-majesté, de rappeler que Spinoza, « prince des philosophes » (selon Deleuze), véritable « génie » (selon Lenoir), en rupture avec le théologisme catholique de son temps, n'en reste pas moins profondément cartésien et use et abuse de la froideur de l'outil mathématique comme arme au service de la philosophie. En cela, Spinoza fait de l'ontologie, de l'essence de vie, une conséquence scientifique appuyée par les outils d'une civilisation du 17^e siècle déjà hors-monde. Loin du *pragmatisme* défendu plus tard par Dewey, James et plus récemment par Stengers – cette approche à la production et au partage de savoirs *situés*, dépendants des *besoins effectifs* et de ses *communautés d'importance* (celles et ceux qui y portent un intérêt) –, Spinoza conserve la posture, aujourd'hui intenable je crois, d'une science « transcendante », omnipotente, posée sur ce socle d'abstraction accessible à la seule pseudo-élite et qui, telle une drogue dure socio-culturelle, pervertit profondément nos rapports concrets au monde, à l'Autre, à nous-mêmes. Pour reprendre les mots de Vaneigem, le rapport à nous-mêmes passe désormais par une « *médiation abstraite et une abstraction médiatisée* », en cela que, d'une part, un voile théorique, celui de ladite science moderne, et tout un système normatif et d'injonctions sociales – souvent absurdes – que ce voile embarque dans son mouvement, opacifient le lien à soi (c'est la médiation abstraite), tandis que, d'autre part, un puissant effort est mené par la société (dont nous sommes constitutifs) afin de maintenir le *statu quo*, voire même bien plutôt afin d'enfoncer le clou, de la foi religieuse en la science et en ses règles autonomes (c'est l'abstraction médiatisée). Spinoza est, je crois, relu et de nouveau admiré aujourd'hui du fait de sa capacité à baisser le pont-levis entre le cosmos, le concret, le dehors, et l'emmurement des humains, l'abstrait, l'absurde, le dedans. Mais il nous faudra vite dépasser l'impossible équilibre au-dessus des douves et oser affronter dehors, là où nous sommes nées, là où nous sommes véritablement nous depuis 300,000 ans exception faite de cette brève errance suicidaire.

Il y a peu, j'en étais arrivé là de mon travail théoriquement philosophique et pratiquement écopsychologique de reconnexion au vivant et de questionnement de l'outil scientifique : penser le vivant comme un Tout, travailler concrètement à écouter, observer, « *ne pas rire, ne pas pleurer mais comprendre* » (Spinoza), chercher la profondeur de l'âme de l'Autre, se penser *soi-même* animal, et utiliser ce vécu expérientiel comme socle de production et de partage de savoirs *situés*. De nombreuses pièces manquaient néanmoins au puzzle. D'un point de vue purement philosophique et au-delà du rationalisme problématique que j'évoquais plus haut, dans la pensée de Spinoza, le bonheur s'incarnerait dans le rapprochement continu à Dieu, ce Dieu-Nature cependant défini de manière tautologique et qui justifierait *par essence* le soin nécessaire que nous devrions lui apporter. Cet argument angélique, à contre-courant évident de la logique hobbesienne de l'humain irrationnel et vil par nature – et qui a fait, et fait encore, les sombres jours de la vision des savoirs indigènes comme d'une « sauvagerie » de classe inférieure – est attrayant mais peu convaincant. Plus pragmatiquement, bien qu'ayant concrètement vécu ces derniers mois des épisodes émotionnellement forts et inspirants de reconnexion à l'Autre au cours notamment de plusieurs expériences de sorties nocturnes et minimalistes en montagne, la plongée dans les profondeurs de la

cosmologie animiste des populations indigènes me semble toujours hors de portée. Si je vis désormais une forte empathie – poussée parfois à la compassion – envers les mammifères de la forêt qui me sont proches (chevreuils, chamois, sangliers), bien plus d’ailleurs qu’envers les humains-machines destructeurs vers qui je perds progressivement tout lien de sympathie (sans parler de l’affligeant spectacle de la vie moderne) –, il demeure difficile de me connecter aussi puissamment au monde végétal comme au monde inorganique. Comment les *Huichols* peuvent-ils vénérer sur un pied d’égalité le cerf puissant qui les tient en respect, le maïs qui les nourrit et le *peyotl* qui tisse le lien rituel entre l’humanité et le reste du vivant ? Le soin à l’Autre, le rapprochement au Dieu-Nature, sont-ils des absolus *souhaitables* (et donc philosophiques), des absolus *biologiques* (dont la civilisation et sa culture nous aurait coupés), ou bien alors une *propriété émergente* malgré nous telle une loi de la Nature, de la même manière qu’une bannière et la croyance dévouée en l’arbitraire de quelques règles simples font émerger une civilisation docile ?

Mes lectures, notamment à propos des rituels indigènes, et des tentatives occidentales de « rationalisation » (le terme est vraisemblablement trop condescendant, trop emprunt d’arrogance coloniale), m’ont progressivement conduit à une forme de révélation profonde qui, aujourd’hui encore, remue le socle de mes croyances et convictions profondes. S’il était possible de résumer en une phrase, je propose de l’adresser par la provocation suivante : « et si nous, *Homo Sapiens*, n’étions autre que le produit *apparemment utilitariste* mais *essentiellement prosaïque* du monde végétal ? ». Tentons de faire court, par le biais d’un enchaînement de faits établis. Premièrement, de la masse cumulée du monde animal et végétal, aujourd’hui sur Terre, le végétal pèse entre 99,5 et 99,99 % : pour un être extra-terrestre observant la Terre, il ne ferait aucun doute, si une hiérarchie entre les êtres existait, que le végétal serait l’entité dominante, au sommet de la pyramide. Deuxièmement, le végétal terrestre a 300 millions d’années d’existence – dont seulement 100 millions sous une forme angiosperme (plantes sexuées) – et possède un ADN deux fois plus riche que la plupart des animaux actuels (rappelons qu’*Homo Sapiens* n’a que 300,000 ans) : il est aujourd’hui attesté que les plantes comptent des versions propres, distribuées, *émergentes* plutôt que centralisées (ce qui leur assure une vie « éternelle » au contraire des animaux dont la perte des organes vitaux conduit à la mort, et donc un rapport au temps propre) des cinq sens dont nous sommes dotés (les plantes voient, sentent, peuvent goûter, toucher, entendre) en plus d’une quinzaine d’autres. Leurs capacités de communications intra- et inter-espèces sont foisonnantes : on sait identifier plusieurs dizaines de milliers de composés organiques secondaires produits et émis par les plantes, dans différentes proportions – ce qui assure une diversité virtuellement infinie des messages transmissibles –, à destination d’autres plantes ou des animaux. Ce constat factuel conduit assez naturellement à évoquer l’*évidence*, que Darwin le premier suggérait, d’une conscience végétale – conscience possiblement *réflexive* (rien ne l’exclut même si rien ne l’atteste). J’insiste ici sur le terme *évidence*, en ce sens que, si dans l’ontologie naturaliste occidentale, on se refuse dogmatiquement à ce « postulat » de la conscience végétale, il en va tout autrement des nombreuses cosmologies indigènes (on serait dès lors tenté d’énoncer que « la majorité des cosmologies – et non du nombre absolu d’humains les partageant – l’emporte ») mais, surtout, l’ensemble des éléments empiriques précédemment cités, et tout ce que je n’évoque pas ici, nous obligent scientifiquement. Dès lors, une dialectique tout à la fois philosophique – épurée avant tout de nos préconceptions obscurantistes modernes – que factuelle nous oblige aussi à émettre l’hypothèse suivante : et si les végétaux, physiquement ancrés dans le sol et n’ayant d’autre recours que de se disperser au gré de l’aléa du vent et de l’eau, avaient découvert – au moins depuis la bascule angiosperme – ce puissant véhicule de déplacement *ciblé* que constituerait le contrôle de la mobilité animale ? Des comportements symbiotiques mais aussi parasites sont connus : l’*orchis apifera*, orchidée populaire en France, mime par exemple à la fois l’image, les phéromones et la texture d’une abeille afin d’assurer sa pollinisation sans produire de nectar, tout en parvenant au passage à convaincre l’abeille de passer sa journée à explorer d’autres individus *orchis apifera* – une forme de contrôle en réalité généralisé dans le monde végétal mais que « la science » n’explique toujours pas. Qu’en est-il dès lors d’*Homo Sapiens*, ce mammifère hyper-mobile par excellence ? Nous consommons et

dispersons massivement les fruits des végétaux, de manière tant volontaire – mais d'où nous vient précisément cette volonté ?, nous y reviendrons vite – que subie. De là, pourquoi sommes-nous attiré-es (ou repoussé-es) par l'odeur des plantes, la beauté des fleurs, le goût de leurs fruits ? Plus conceptuellement, qu'est-ce alors qu'une *odeur*, qu'est-ce que « *le beau* », sinon la co-évolution de mécanismes de détection par l'animal et d'attraction par le végétal ? Co-évolution... ou développement unilatéral d'un outil de « contrôle » par le végétal, lorsque l'on identifie les plantes pour ce qu'elles sont : des entités surreprésentées (99,5 % du poids du vivant), dont nous partageons la maigre tranche des 0,01 % du bout de l'histoire, douées de prouesses de communication auxquelles nous sommes passablement aveugles (sinon aujourd'hui par le truchement de quelques sniffeurs technologiques tout aussi dérisoires que pathétiques) et dont l'existence est essentiellement éternelle. Et de là, qui sommes-nous comparativement, sinon des messagers bien éphémères, facilement influençables par le levier de notre besoin hétérotrophe, et donc vital, du végétal (les plantes sont, elles, autotrophes, nourries par photosynthèse), des pions dans le grand jeu de la vie. Allons un cran plus loin, et à partir de ce point, au-delà même de mes propres lectures sur le sujet : qu'en est-il dès lors de nos *désirs* spinozistes, de cette énergie vitale qui nous pousse à explorer, découvrir, comprendre, aimer, *in fine* à atteindre le Dieu-Nature ? Que sont ces désirs du beau, du « bon », de l'harmonie, sinon peut-être une « assurance » par le végétal que nous prenions *soin* du monde, du Tout qui nous est constitutif et même définitoire, une assurance que nous tenions notre rôle de pollinisateur ciblé en échange de notre survie assurée de manière *hétéronome* par les sucres produits par ces mêmes entités *autonomes* parce qu'autotrophes. Rappelons, pour soutenir « scientifiquement » le propos, qu'il a été démontré que nous nous « sentons bien en forêt » notamment par le fait de substances apaisantes émises par les plantes (et comme rien n'est gratuit, ces émissions de substances, si tant est qu'elles aient un « but », ne sauraient être vues que comme des outils de contrôle, d'incitation, comportementaux). Viendrait alors un constat philosophiquement profond et qui me tient encore aujourd'hui en émoi : si nous ne sommes que les véhicules, les pigeons voyageurs au nombre limité d'allers-retours, du monde végétal, parlons-nous là d'un comportement utilitariste, violent, d'espèces dominatrices à l'égard d'espèces dominées, à l'image de l'arrogante mais comparativement court-termiste – parce que suicidaire – domination de l'humain sur le reste du vivant ? D'un comportement utilitariste qui nous fournirait à dessein la capacité d'aimer, de prendre soin ? Dès lors, notre existence se réduirait-elle à une *soumission librement consentie*, avec pour récompense bonheur et émerveillement ? Ou, si on s'extrait du postulat utilitariste que devrait traduire toute forme d'*incitation* à observer un comportement spécifique, ne devrions-nous pas plutôt penser ce modelage tant du corps que de l'esprit humains par les plantes à travers le prisme d'un souci de *soin commun profondément bénéfique et harmonieux*, et ce en dépit de l'absolue domination intrinsèque d'un monde végétal qui peut vivre sans humain, l'inverse n'étant pas vrai ? Notre être-au-monde, cette magie de l'existence à laquelle l'écopsychologie rappelle la gratitude que nous lui devons, correspondrait ainsi à une déambulation candide au sein d'un cosmos – dans le giron d'une *Terre-mère végétale* – qui nous parle puissamment mais que l'Occident a perdu les moyens d'écouter, qui nous protège malgré le saccage systématique que – pour un temps – nous lui imposons en retour.

C'est dans cet état d'esprit, dans cette puissante prise de conscience spirituelle – spirituelle, et non pas religieuse, car il s'agit bien là de poser les questions, et non pas de proposer des réponses –, que je souhaitais passer de la théorie à la pratique : peut-on, effectivement, entendre le cosmos nous parler, peut-on lui répondre en retour et, ainsi, est-on en mesure de *dialoguer*, peut-on, en dépit de quarante ans (en ce qui me concerne) d'endoctrinement narratif et normatif par la société du spectacle, de la domination de tous sur tout, de l'accumulation malade, du fétiche scientiste, *toucher de l'esprit* le rapport au monde des Huichols, des Algonquins, des Achuars, des Even ? Et où cela me mènera-t-il ?

Le voyage

C'est le 1^{er} juin 2023 que nous avons décidé d'effectuer le *voyage*. Chacun·e de nous cinq, voyageur·se aguerrri·e ou néophyte (c'était mon cas) est venu·e avec son *intention*. C'est central. Il ne s'agit nullement de souhaiter qu'« advienne » mais de suggérer, proposer, formuler une intention. Le voyage, comme j'en pris vite conscience, n'est en aucun cas performatif. Ce n'est pas une ligne à ajouter au CV de notre existence, une breloque de plus à exposer dans un cercle d'ami·es – même si la puissance de l'expérience invite et incite au partage. C'est plutôt un sentier emprunté qui file dans une direction inconnue, voire *incongrue*, mais *désirée*. Nous avons l'immense chance d'être encadré·es pour ce voyage par E., notre *guide* et psychologue experte en expériences de conscience modifiée, qui a méticuleusement préparé pour nous le fameux *set-and-setting*, ce travail crucial de prédisposition mentale et de configuration logistique du voyage. Ce dernier aura lieu au cœur de la forêt en Chartreuse, entre cours d'eau qui filent en cascades, orées de bois et clairières ouvertes sur le massif. L'adjuvant de notre connexion spirituelle est le principe actif d'un champignon – l'ergot du seigle – dont l'effet concret sur le cerveau est mal compris, sinon qu'il est un agoniste (et donc favorise, amplifie) des récepteurs de la sérotonine. Les conséquences souvent reportées en sont une extra-sensorialité ainsi qu'une forme d'extra-lucidité, qui à forte dose peuvent néanmoins induire certaines formes de phénomènes hallucinatoires.

Pendant les deux premières heures suivant la prise, un ami co-voyageur et moi-même passons beaucoup de temps à arpenter les lieux tout en discutant philosophie, sens de la vie et situation planétaire. J'ai décidé de marcher pieds nus, de laisser *huarraches*, sac et téléphone au « camp de base ». Tout au plus, mon ressenti en ce magnifique jour ensoleillé est cette sensation diffuse mais très agréable que « le beau est aujourd'hui vraiment beau », bref visiblement mon ergot du seigle opère peu. À notre retour, E. nous signale que ce travail du préfrontal que nous menons jusque-là est assurément hostile à l'expression de nos sens et nous propose de nous poser seuls au calme, de nous laisser guider. Le suivi du conseil fut aussi immédiat que brutal. Cinq minutes plus tard, assis sur un rocher face à la cascade illuminée par le soleil de midi qui traversait l'énorme densité végétale, mon regard se fige sur ce rocher devant moi, martelé par la puissance du torrent. Aussitôt je suis comme *pénétré par le mouvement*, par le fracas de l'eau sur le rocher, comme si je pouvais « voir » la force exercée par le cours d'eau. Sensation étrange, en dehors de moi-même, projective mais puissamment sensible. Mais c'est en relevant la tête que l'explosion sensorielle, certainement la plus vive de tout mon voyage de la journée, a lieu : devant moi, telles des balles de revolver, je vois fuser dans la lumière des centaines d'insectes volants, dont je prends conscience tout à la fois de la *présence effective* – jusque-là je semblais les avoir ignorés – mais surtout de ma capacité pleine et entière à les suivre *tous* du regard. Visuellement, je n'en perds rien. Bien qu'à plusieurs mètres de moi, j'ai la conviction de les voir, les identifier, être en mesure de les suivre chacun. En tournant la tête, je prends alors conscience de l'immensité vitale qui m'entoure : je suis capable de *sentir* – d'un sens nouveau, ineffable – l'ensemble de la vie animale mais surtout végétale qui est absolument partout. Au-delà du visuel, c'est un raz-de-marée sensoriel. Le vertige est tel qu'il me déclenche un fou rire, fou rire *contrôlable* mais que je ne souhaite pas contrôler. Mon premier réflexe est de me prendre la tête entre les mains dans une forme de sidération qui distinctement me fait penser (ce souvenir est fortement marqué en moi) : « comment ai-je pu vivre quarante ans sans voir ce qui est là, et a toujours été là, juste devant mes yeux !? ». Je prends aussi conscience immédiatement, même s'il me faudra bien trente minutes en rétrospective pour analyser la situation, de la possibilité de *dialogue* avec quiconque autour de moi. Le lent mouvement des feuilles, des fougères, des mousses m'apparaît alors comme autant de messages, et cela accentue mon hilarité. Devant cette cacophonie d'une forme nouvelle de communication, je cherche des yeux un repère fixe, un interlocuteur plus « simple », une réassurance. Mon regard s'arrête sur l'immense arbre qui me fait face, vert de mousses, de l'autre côté du cours d'eau. En le fixant surgit cette impression forte qu'un canal d'échange est ouvert entre nous deux et je sens en moi ce désir profond de lui demander : « et toi, là, toi qui trônes sur ce monde, petit et immense à la fois, qu'as-tu à me dire ?

Apprends moi ! ». Un court aparté me semble nécessaire ici : à la fin du voyage, le soir, l'un de mes co-voyageurs m'évoquera avoir ressenti précisément la même sensation intérieure, à travers l'*exacte* évocation de ce même message à destination d'un autre arbre « Toi qui te dresses là au sommet du savoir en ces lieux, apprend moi ! » ; cet échange renforce cette conviction que j'avais établie au cours de la journée que ce « canal » de dialogue qui s'est *ouvert* possède une forme effective de *réalité*, réalité perspectiviste (au sens nietzschéen) peut-être mais réalité *partagée* néanmoins. Je ferme la parenthèse. En réponse, l'arbre m'invite *explicitement* à venir le rejoindre. Je suis bien incapable d'exprimer la teneur sensible de cette invitation, sinon d'évoquer que cette réponse était puissamment suggestive et tellement inattendue qu'elle a augmenté mon hilarité. Ça se passe au-delà de mes cinq sens usuels : le message est passé, clair, net, mais le véhicule du message, qu'il serait tout aussi réducteur qu'inadapté d'appeler *télépathique*, requiert une autre forme de sensibilité, une *émergence* au sens biologique du terme. Cela se situe simplement dans un « ailleurs » physique et physiologique. Un ailleurs qui, précisément du fait de la pauvreté induite par notre ancrage scientifique moderne – quand on sait où cela nous mène –, ne mérite peut-être pas l'analyse étiologique, rationnelle, qu'on serait tenté de conduire. Peut-être est-il bon ici de lutter à ne pas lutter.

Je traverse donc la rivière pour rejoindre l'arbre qui me fait face et spontanément, d'instinct, je pose mes paumes sur lui. Tant d'années à décrier intérieurement l'ineptie apparente de la sylvothérapie – sans réellement y réfléchir, telle est la puissance de notre arrogante normativité... – réduites à néant en l'espace de quelques secondes. Un parallèle possible qui m'a récemment profondément marqué peut être marginalement établi, je crois, avec les ateliers d'écopsychologie que je donne depuis peu avec mon ami Yoan, écopsychologue, au sein de mes classes de licence à master à l'université : alors que l'ensemble de mes élèves est formaté depuis au moins quinze ans à la normativité scolaire d'un accès au savoir par voie d'instructions descendantes – du professeur « sachant » à l'élève « ignorant » –, il suffit *systématiquement* dans ces séances de cinq minutes d'un travail de détachement sur le corps pour « autoriser » la possibilité d'une forme d'instruction collective, bienveillante, sans jugement, en cercle, et surtout profondément *épanouie* qui sidère tout à la fois les élèves et moi-même lorsque nous réalisons ensemble avoir détruit aussi facilement ce mur injonctif, cette rigidité conceptuelle de la « salle de classe », cet interdit implicite de l'*autrement*. Ce que je souhaite, je crois, souligner ici est l'incroyable flexibilité mentale dont nous sommes capables, et ce malgré un conditionnement cérébral de chaque instant – la médiation abstraite et l'abstraction médiatisée de Vaneigem –, probablement trop absurde pour s'ancrer profondément. La conséquence enthousiasmante que je crois lire de ce parallèle est cette suggestion : notre pouvoir de résilience, ce besoin de désir et de raison, de *décolonisation de nos imaginaires*, n'affleurerait-il pas à la surface du très fin verni des inepties de la société du spectacle ? Notre lien perdu au monde et dont nous souffrons si cruellement n'est-il pas quant à lui à l'affût, rendu accessible dès lors que le bruit de fond déshumanisant et désanimalisant de la société est tu ?

Face à l'arbre, je redécouvre le cosmos. J'en ris toujours autant, de ce rire, je crois, que l'on connaît chez l'enfant qui arpente le monde, l'enfant que je suis redevenu depuis quelques minutes. Ici aussi, au sein du cercle de retour d'expériences qui le soir finalisera notre voyage, l'un de mes co-voyageurs, un autre, évoquera cette sensation de plongée en enfance. Une plongée non pas *régressive* mais bien *progressive*, une prise de conscience que nous avons – mais n'aurions jamais dû – oublié de nous émerveiller, d'apprendre avec humilité, au lieu de feindre une prétendue maîtrise qu'exigerait la discontinuité nette du statut d'« adulte ». Pourquoi en effet devrions-nous abruptement, un jour, par décret sociétal, ne plus être enfant, ne plus jouir d'émerveillement, prétendre savoir et n'avoir plus rien à apprendre ? Et, pour souligner le paradoxe, la civilisation ne nous a-t-elle pas néoténisé, plongé dans une enfance éternelle mais d'une éternité angoissante, cette enfance dépossédée de toute autonomie, de tout lien à l'altérité, une enfance d'errance par *perte de sens et des sens* ? L'âge adulte n'est-il dès lors autre qu'une mascarade de l'enfant-Dieu, l'enfant-Dieu qui ne peut plus toucher une planète dont on aurait cru pouvoir ôter les *limites*, et qui

aujourd'hui du sommet de sa crédulité se découvre comprimé dans ces fameuses limites planétaires dont on nous dit qu'elles ont quasi toutes été dépassées ? Aurélien Barrau, dans sa provocation devenue légendaire, le rapporte fort bien : les limites planétaires *ne sont pas* un problème, problème qu'il s'agirait de combattre et auquel nous devrions nous adapter, elles sont bien au contraire *définitoire* de notre essence d'être vivant. C'est parce qu'existent les limites que la vie a un sens, sans quoi nous chuterions dans l'ivresse sans fond de l'inhumanité, dans l'état de débauche des milliardaires ou des *stars* pour qui le seul palliatif à la catatonie d'une vie sans limite reste une overdose répétée d'autolâtrie ou de drogues dures. Reprenons plutôt le voyage. Face à l'arbre, je découvre cette fois-ci la densité de vie animale et végétale non plus qui emplit la grandeur de l'espace mais qui couvre chaque centimètre carré du tronc. Après l'infiniment grand – de ma perspective expérientielle humaine s'entend –, l'infiniment petit – ce que mes yeux sont en mesure de discerner. Je prends aussi à ce moment-là la mesure de cette extra-acuité visuelle : un petit arthropode monte le long de la mousse, très près de mes doigts, arthropode dont je suis capable de détailler jusqu'aux stries de ses fines antennes. C'est une immersion dans un reportage animalier au zoom optique, seulement ici sans nécessité d'artifice visuel mais équipé d'un dispositif autrement plus puissant : une extrême *empathie* – du moins je ne saurais nommer la sensation autrement – qui me fait *réellement* partager le parcours de l'insecte. Les mots (me) manquent pour l'évoquer mais je *sais* – et ce sentiment sera confirmé empiriquement à plusieurs occasions plus tard dans la journée – que nous sommes mutuellement conscients de notre existence, qu'un lien est établi. De fait, l'insecte passe énormément de temps à longer mes doigts avant de reprendre sa course verticale le long du tronc. À aucun moment ne transparaît une quelconque forme d'angoisse de sa part, de la mienne, mais tout au contraire, je n'aurai de cesse de la journée de ressentir une *curiosité mutuelle*, une curiosité candide, un jeu, au cours de l'ensemble de ces rencontres. Au moment où ma focalisation sur l'insecte se détache, je ressens l'extrême douceur d'une mousse contre laquelle mon mollet est appuyé. Cela me fait pivoter afin de l'observer. En chemin cependant, je suis attiré par de jeunes pousses d'épicéa dont le vert clair et vif me font bifurquer temporairement dans mon préfrontal : on m'a dit que mes sens seraient vivement développés, qu'en est-il du goût ? Presque sans surprise, le goût de la pousse d'épicéa dépasse mes espérances. C'est sucré, c'est délicieux, mais c'est subtil : loin d'un « excès » gustatif – je m'attendais à trouver le goût « anormalement » sucré –, c'est plutôt une finesse du goût qui apparaît. Finesse qui, de manière très surprenante à ce moment de la journée, ne m'incite pas non plus à la surconsommation. Je mange pourtant habituellement beaucoup afin de couvrir les milliers de calories que je consume en courant tous les jours mais cette fois-ci une forme de « lenteur gustative » s'impose, je ne *mange* pas, j'apprécie. C'est, je crois, un premier moment d'étonnement où je réalise – sensation qui sera plus tard fortement exacerbée – cette *absence de besoin performatif*. En ce sens que le voyage que j'effectue, je le vivrai comme un *accueil de ce qui vient* plutôt qu'une recherche de ce qui est. Le sens du mot-clé « intention » prend d'ailleurs forme : je l'ai longtemps intellectualisé avant le voyage – je sais que je dois laisser venir, ne pas chercher à trouver – mais on mesure au quotidien combien il est difficile de se « persuader de ne pas faire ». Aujourd'hui c'est en fait très facile, c'est même un exercice absolument gratuit et qui reviendra souvent au cours de la journée : à tout moment, je peux décider de réactiver mon préfrontal, à tout moment je peux décider de me laisser porter. Clac. Aussi simplement que ça. Évidemment d'avoir goûté avec délectation aux pousses d'épicéa, j'ai tout de suite envie de goûter à l'ail des ours qui pousse à mes pieds. Naïvement, j'anticipe encore de ressentir la saveur d'ail la plus marquée qu'il m'ait été donné de goûter à ce jour, mais il n'en est rien : par contre, je remarque distinctement la différence fondamentale entre l'ail et l'ail des ours, et c'est évidemment délicieux.

Cette expérience gustative sera de courte durée parce qu'aussitôt mon regard se porte sur une somptueuse toile d'araignée tissée avec finesse entre trois branches souples d'un arbrisseau, sûrement un noisetier mais peu m'importe, l'important n'est pas là – nous y reviendrons. La toile forme un angle oblique par rapport au sol, de sorte que je me positionne de biais face à la tranche de la toile afin de pouvoir, d'un léger mouvement de tête, l'observer alternativement du dessus puis du

dessous. Le spectacle est éblouissant. À tel point que j'y reste, je crois, une trentaine de minutes. Une trentaine de minutes pendant lesquelles l'araignée va consommer son repas : une mouchette délicatement enveloppée dans un fil de soie qui tient à la toile par un fil vertical et que l'araignée décide à un moment de remonter à elle, telle un seau qu'on hisserait du sol au grenier au moyen d'une poulie dans ces vieilles bâtisses de campagne. Elle s'offre à moi en spectacle et ne me craint pas. L'araignée ne mesure pas plus de trois millimètres, et pourtant je la vois avec une netteté telle que, lorsqu'elle se met à consommer la mouchette, je distingue clairement jusqu'aux morceaux qui glissent de ses mandibules à son abdomen transparent. Je ne loupe aucun détail, c'est d'une netteté inégalée à ce jour, et, alors qu'au début je riaais de ce niveau de détails que j'étais capable de percevoir – un rire qui gênait d'ailleurs l'araignée parce que mon souffle perturbait sa toile –, très vite le rire se mua en admiration. On m'avait prévenu, c'est une petite facétie connue, une exagération de connivence, que sous psychédélique « tu peux passer une heure à regarder une fourmi ». Et j'avais effectivement toujours cru à une boutade. Je confirme maintenant que ce spectacle de mon infiniment petit expérientiel méritait de s'y attarder longuement. Le temps d'ailleurs n'a plus beaucoup d'importance. J'ai fait l'erreur de conserver ma montre, un repère qui m'a sûrement desservi si j'avais souhaité profiter totalement du détachement au temps. Ce dernier ne semblait pas filer si vite, même si nous avons passé dix bonnes heures sur les lieux et que jamais aucun sentiment d'ennui, d'urgence, de stress particulier en lien avec l'horloge qui tourne ne m'atteigne. Pour conclure sur cette anecdote marquante de l'araignée, j'ajoute que trois jours plus tard, je suis reparti courir sur les lieux du voyage, je suis revenu sur place et ai été « débusquer » mon araignée, qui était toujours là. Au repos, plus terne. Elle ne me parlait plus, elle ne me considérait plus. Et bien sûr j'étais bien incapable de la discerner dans des détails aussi nets qu'à ce moment-là.

À l'issue de cette première vive expérience, j'ai peur d'oublier. J'ai envie de noter tout cela noir sur blanc et je retourne alors au camp de base, ce lieu de sécurité où E. peut nous aider si nous en ressentons le besoin. En réalité, je le comprendrai le lendemain (et encore aujourd'hui alors que j'écris ces lignes), mes souvenirs resteront profondément ancrés. Le voyage n'est pas une ivresse alcoolique, bien au contraire. Le niveau de lucidité n'est en rien atténué, il est exacerbé. Les sensations s'estomperont, bien sûr, mais les souvenirs seront marqués au fer rouge et resteront vifs. Lorsque je croise E., j'évoque avec recul, et sur son invitation à le partager, ce moment que j'ai vécu. Clac, comme ça, je sors de cet état d'esprit de relâchement, état propre à m'ébahir devant tout, je sors de mon extra-sensorialité, maintenant je discute avec force cognition. Comme je récupère stylo et feuilles de mon sac, je tombe sur le livre *Commentaires sur la société du spectacle* de Guy Debord, que j'avais apporté avec moi. La raison en est simple : je suis d'ordinaire déjà admiratif de la magie *poétique* (au premier sens du terme) de certains tours de force littéraires de Debord – en général, soit je ne comprends juste pas, soit après trois ou quatre lectures je prends de plein fouet la vague subtile mais puissante de son propos – et j'avais envie de voir si dans un état d'extra-lucidité, au cours du voyage, je vivrais autrement la lecture. Et je ne suis pas déçu ! À la vue des mots et de leur articulation, le choc est magistral : je n'ai pas envie de lire... je n'ai pas envie de lire parce que précisément me vient l'image des mots comme *camisoles*, comme autant de prisons qui interdisent de livrer le *véritable sens* de l'existence, de sa dynamique, de sa fougue, de son énergie. Mais, plus surprenant encore, l'impression qui me vient est de voir les écrits de Debord comme précisément un outil de la *société du spectacle* qu'il dénonce : dénoncer le spectacle par le spectacle le renforce, Debord lui-même le précise en ouverture de ses *Commentaires*... n'est-il dès lors pas illusoire, sinon absolument contre-productif, d'utiliser l'outil « livre », l'outil « mots » pour dénoncer la dérive scientiste dont l'un des fondements est la désarticulation de l'histoire et de l'organisation sociale par le truchement de l'écriture et la gouvernance par les mots et par les nombres (de nombreuses sociétés indigènes alimentent la circularité de leur histoire et la stabilité de leur *économie* – ici aussi pris au sens premier du terme – par voie exclusivement orale). Debord le précise à juste titre : l'entreprise d'accumulation capitaliste a fondé des cités densément peuplées d'individus esseulés, et ce par le biais d'outils d'appropriation des savoirs et savoir-faire, et cela même par le

biais de plusieurs symbolismes complexes (les mathématiques, l'écriture formelle et jargonneuse). L'une des racines de notre entreprise suicidaire m'apparaît soudain plus profonde qu'au sein du *scientisme* ou du *techno-solutionnisme* aujourd'hui tant décriés : elle vit dans les mots eux-mêmes, ces prisons impénétrables des émotions, en permanence vidées de leurs contenus par les puissants (qui se rappelle ce que veut dire *éco-logie* qui n'est en rien le soin apporté à la dite « nature » mais le raisonnement dialectique, débattu en communauté, le *logos* grec, autour de la maison partagée entre tous les êtres vivants, notre *oïkos* ?). Pour s'en sortir, il ne faut plus écrire, il ne faut plus haranguer, il faut *faire*, il faut *vivre*. Il faut, comme mon ami Aurélien Barrau n'a de cesse de le répéter, retrouver le *poète* en nous, au sein de la *poésis* grecque, active, créative, subversive. Ou comme Henry Thoreau le suggérait en son temps, arrêter – comme tant de penseurs enfermés dans une logique de l'accumulation que pourtant ils dénoncent – de professer la philosophie mais *être philosophe*. C'est certainement pour cette raison que je tente d'emprunter dans ce texte, sans prétention aucune d'y parvenir, le style dynamique, vivant, *comme cela vient*, des travaux du philosophe-éthologue Baptiste Morizot.

C'est empli de cette clarté qui m'a sauté aux yeux en ouvrant Debord que je repars, pensif, le long du sentier que je sillonnerai si souvent dans la journée. Je passe ici quelques étapes du parcours – qui je le rappelle durera dix heures – pour me concentrer sur les moments les plus prégnants. Le premier de ces moments me confirmera prodigieusement ce sentiment d'empathie mutuelle dont je me suis convaincu de l'existence effective lors de mes premières rencontres tant animales que végétales. Alors que j'avais quitté le sentier – j'ai au passage pris aussi conscience de la beauté de ce qui m'entourait « au-delà du sentier », beauté qui m'invitait à remonter les cascades, suivre des sous-sentiers tracés par les autres animaux, faisant ici aussi instantanément exploser cette norme sociale consistant à « rester sur le sentier parce que... », parce que rien du tout, ça n'avait soudain aucune logique –, je me retrouve face à une somptueuse prairie d'herbe haute, enserrée par des arbres protecteurs. Je suis seul et j'ai même envie d'être seul. La prairie doit faire 300 mètres de profondeur pour 100 mètres de large. Pourtant, à 50 mètres devant moi, au milieu de cette immense accumulation de hautes herbacées, je perçois nettement les ailes d'un petit papillon bleu pas plus large que trois centimètres. Sans être à nouveau en mesure de l'expliquer, je *sais* que nous avons conscience de notre présence mutuelle et que nous avons envie de nous « rencontrer ». Tout du moins, pour être plus précis, je suis convaincu que je peux m'approcher de Papillon de très près, en dépit des hautes herbes et du bruit et dérangement inévitables que je vais générer en me déplaçant. Cette rencontre hautement improbable, qu'on pourrait tenter d'effectuer mille fois sans succès, a pourtant lieu. Je parviens, au moyen d'un déplacement vraisemblablement très lent – mes jambes me portent, se déplacent « au bon rythme », je n'y pense même pas – et d'une *intentionnalité* bienveillante et curieuse – qu'il m'est bien impossible de traduire en termes physiques ou physiologiques –, à m'approcher jusqu'à ce que mes yeux se trouvent à environ cinq centimètres de Papillon. Et je sais, instinctivement, que ces cinq centimètres sont notre limite de sécurité commune, s'approcher plus près serait *inconvenant*, une rupture du contrat social implicite, une destruction de ce qui présentement définit « nous ». Je suis néanmoins si près que je parviens à observer le magnifique duvet de fourrure bleue, ce bleu électrique qui couvre son abdomen dont je ne rate rien des oscillations répétées (si c'était un message, je ne parviens pas à le comprendre) tout comme je ne rate rien du détail de ses antennes striées de jaune et de noir. Je n'avais *jamais* observé rien de pareil et je reste là de longues minutes. Un moment magique a alors lieu lorsque j'incline la tête pour observer Papillon latéralement et non plus de derrière. À cet instant, alors que mon corps avait fini de pivoter pour changer mon angle d'observation, Papillon tourne sur lui-même pour reformer l'alignement que nous venons de quitter. Le message est on-ne-peut-plus-clair, nous sommes en train de discuter ! Après de longues minutes, alors que plus rien ne semblait se passer, Papillon prend son envol et part au loin, très loin, jusqu'au bout de la clairière. Je suis ébahi d'être capable de le suivre très précisément, même lorsque son corps de trois centimètres se situe à 300 mètres de mon regard : et c'est net ! Adieu la myopie, je fais ce constat sidérant que je n'ai à ce moment précis absolument aucun problème à voir de loin. Depuis plus d'un mois d'ailleurs, après

avoir entendu le témoignage du coureur-végétalien Florian Gomet qui soutient avoir soigné sa myopie simplement en passant beaucoup de temps dehors (à courir) et en adoptant un régime alimentaire *vivant* (exclusivement végétal, maximalelement cru), j'ai décidé d'arrêter de porter mes lentilles de contact – également parce que j'avais en effet cette impression de moins souffrir de ma myopie ces derniers temps. Bien que je sois aujourd'hui convaincu d'une amélioration nette de mes aptitudes visuelles, ma vision de loin reste nettement sous-optimale. Le jour du voyage, ma myopie a entièrement disparu. Je peux voir de près, de loin, peu importe. De Quaix en Chartreuse, je vois même très distinctement les sentiers au sommet de Chamechaude, à plusieurs kilomètres à vol d'oiseau de distance. Sans aucun effort. J'en tire une théorie, qui reste évidemment à confirmer, selon laquelle le conditionnement du travail à l'intérieur pendant l'enfance et même au-delà (devant un écran, devant un livre, dans des petites pièces) renforce des connexions neuronales permettant d'optimiser la déformation du globe oculaire le long de ces « modes » privilégiés – le fait qu'un conditionnement entre quatre murs induise la myopie est, pour le coup, empiriquement vérifié – ; mais surtout, activer d'autres voies neuronales qui impliqueraient une coûteuse remise en action des muscles de déformation du globe oculaire le long de modes « non entraînés » (de très près, de très loin) demeurerait néanmoins possible, si tant est qu'un adjuvant physiologique soit en mesure de faciliter ces activations inhabituelles. Ma capacité aujourd'hui à alimenter des voies cérébrales non usuelles, mais néanmoins existantes, pourrait expliquer cette dite extra-sensorialité qui, de fait, n'aurait dès lors rien d'extra-ordinaire en cela qu'elle ne résulterait que de l'activation éphémère de circuits neuronaux habituellement non accessibles, si ce n'est difficilement. Bref, j'ai donc suivi absolument sans effort le vol de Papillon qui, une fois au bout du champ qui me fait face et tandis que, dressé au milieu de la clairière, j'espère sincèrement qu'il revienne, revient effectivement faire un tour complet autour de moi, avant de filer de nouveau au bout de la clairière et de disparaître. Sans vouloir conférer à ce grand tour de battements d'ailes un quelconque message qui m'aurait été destiné, il n'en reste pas moins qu'un regard scientifique purement utilitariste et réductionniste conclurait certainement à un énorme gâchis énergétique pour un si petit être. Papillon me faisait peut-être l'honneur d'un au-revoir théâtral, poétique, allez savoir... Un peu plus tard dans la journée, j'ai repéré un autre papillon, au sol cette fois-ci, et dont je suis à nouveau parvenu à m'approcher de très près. Mais je n'avais pas besoin de confirmation, pas besoin de « performance » et me suis vite détourné vers le chant des oiseaux environnants, à propos desquels je prends l'opportunité d'écrire quelques courtes lignes.

Cela fait plusieurs mois que je tente d'apprendre à reconnaître les oiseaux, leurs chants, leurs comportements et que je les admire. Ce jour-là, à l'exception d'un épisode que j'évoquerai plus bas, je ne parviens pas à créer de lien, je n'arrive pas à les voir, les identifier. En peine de connexion visuelle, alors que tout est pourtant si clair jusque-là, une forme de réalisation émerge : si je ne vois pas les oiseaux, cependant je *comprends* la logique « artistique » de leurs choix et surtout la succession de leurs échanges vocaux. Je remarque notamment très distinctement le changement de tonalité et de discours lorsque (j'infère que) j'ai été repéré et que « l'on parle de moi ». Ils et elles ne veulent présentement pas être vu·es, cela devient très clair, et cela peut expliquer qu'en dépit de cette extra-sensorialité qui m'habite depuis midi, à ce moment précis, la vue ne m'apporte rien ; par contre, à les écouter je sais que j'entre au moins passivement dans la conversation. Je n'avais jamais rien repéré de tel auparavant et, à partir de ce moment-là, quand je surprends malgré moi un oiseau qui s'envole à mon passage, je comprends immédiatement la logique globale des échanges vocaux qui aussitôt s'enchaînent – sans pour autant prétendre comprendre les messages eux-mêmes. Je sais que nous sommes en permanence « observés » dans la forêt, notamment par les quelques mammifères qui sillonnent à proximité des traces humaines – nous y reviendrons très vite –, mais je m'étais entêté jusque là à utiliser mes yeux pour repérer celles et ceux qui me regardent, qui ont conscience de ma présence. Une cacophonie de chants et cris signalent concrètement mon existence et ma contribution à la toile du vivant. Tout cela est à portée d'oreilles et le rythme de ces signaux semblent clairs : panique, avertissement, rappel à l'ordre, certains de ces sons me sont clairement destinés...

Le deuxième et dernier grand moment marquant de mon voyage a lieu en début d'après-midi. Alors que j'arpente inlassablement le même sentier, plongé dans mes pensées, tant chaque moment de connexion m'emplit de prises de conscience nouvelles, de retours réflexifs sur ce qui vient d'avoir lieu, un sentiment de « prendre trop de place » m'envahit progressivement. Cette sensation se traduit comme une impression de gêner, de déranger, d'être en effet cet animal – *Homo Sapiens* – très pataud, trop grand, trop gros, mais qui s'octroie le droit *exclusif* d'occuper une langue de terre qui coupe à la hache le milieu vital en deux, qui abîme, avec arrogance et sans concertation avec les habitants animaux et végétaux du milieu. Émotionnellement, ça touche objectivement à la douleur, douleur vivifiée soudain par une trace de botte ancrée dans la terre. Cette trace de pas, que j'ai encore en tête aujourd'hui en écrivant ces lignes, me renvoie bien plus que métaphoriquement à l'artificialisation à marche forcée du monde, elle porte en elle le paroxysme de l'insulte intellectuelle et de l'abject de la main destructrice de l'Homme sur la planète. Je marche pieds nus depuis ce matin et il me paraîtrait impensable à ce moment-là de porter aux pieds ces artefacts symboliques du saccage humain. Dans mes nombreuses lectures et échanges au sujet des expérimentations de plantes, champignons et substances synthétiques psychoactives, un point revient de manière récurrente et troublante : celui du sentiment de *dissolution de l'ego* (ou *ego-death* en anglais). À ce moment précis, je réalise que depuis ce midi, je vis diverses formes de sensations et de ressentis qui, mis bout à bout, évoquent en effet un état d'être que je pourrais qualifier – quelle que soit la réalité que chacun·e associera à cette délicate notion – de dissolution de mon ego : je rappelais précédemment cette absence de « souci de performance », qui n'est de mon point de vue pas tant un désintérêt de faire – et encore moins une forme d'apathie dépressive, bien au contraire – qu'un *oubli de soi* comme acteur du moment présent, de l'événement, qu'une position de spectateur émerveillé dont le transfert empathique commanderait, effectivement, de se « dissoudre ». Mais cette dissolution de l'ego apparaît aussi de manière *réflexive* comme un *besoin de s'effacer* pour ne pas déranger, une forme de honte à imposer notre volume, notre maladresse, notre ignorance infantile du milieu partagé. La marque de pas agressive au sol m'attriste, me projette l'énormité de la place que je prends et m'incite, de fait, à sortir au plus vite du sentier. Sortir du sentier m'est en fait apparu comme une évidence toute la journée : la *norme* du « chemin tracé » ne m'est même pas réellement apparue comme absurde ou étrange, non, elle n'était juste « plus là ». Je ne suivais le sentier que lorsque je pensais, que lorsque j'autorisais mes quarante ans de conditionnement neuronal à s'immiscer dans la « réalité ». En dehors de ces moments, j'étais en permanence attiré par l'ailleurs, par le beau, par l'*évidence* du cheminement qui vient à moi. Cette évidence m'a d'ailleurs visiblement marqué au point que, depuis, lors de mes longues escapades en montagne, l'incitation à sortir du chemin et à *explorer* m'a fréquemment regagné. Et là non plus je ne parviens que peu à poser des mots sur cet appel du sous-bois, sinon peut-être tout à la fois un sentiment de liberté aussi transgressive qu'apaisante, rassurante, protectrice, et une *auto-riation* à sillonner le lieu de vie que moi et les autres *habitons* et non pas que seul moi, contributeur au terrassement local, serais en droit (il)légitime d'arpenter. Dans *Manières d'être vivant*, Baptiste Morizot évoque avoir suivi la piste hivernale d'une meute de loups dont chaque pas marqué dans la neige était méticuleusement recouvert du pas du loup ou de la louve suivante, de telle sorte qu'un·e observateur·ice non aguerri·e n'y pourrait deviner la présence que d'un seul animal : le lupologue scientifique aimerait y voir une stratégie évolutionniste de désinformation destinée aux proies ou alors une maximisation de l'efficacité énergétique, pour mieux ensuite se disputer la découverte de « la cause » mécaniste, génétique, cartésienne de la marche du loup. Mais soudain, sur à peine quelques mètres à l'approche d'un col, la trace unique s'éclate en une explosion de pistes séparées, détruisant instantanément la tentative réductionniste d'explication rationnelle de la trace unifiée, optimisée : l'explication suggérée par Morizot, et qui me paraît aujourd'hui d'une platitude aphoristique, est que la vue plongeante sur la vallée opposée au niveau du col est *simplement belle* et exerce une attraction physique et psychologique joyeusement, *bêtement*, irrésistible. On peut d'ailleurs à ce titre interroger la marque du règne végétal, suivant la théorie développée plus haut, dans cette *induction du beau* et du puissant sentiment de joie, qui à l'évidence sert les besoins du végétal en

récompensant sa « machine pollinisatrice » d'une envie irrépissible d'explorer, de disperser. Pour ma part, pour sortir du sentier, cette fois je décide de remonter le cours d'eau le long d'une des trois cascades : à nouveau ici, comme une évidence, j'y vais aussi parce que c'est *beau*, parce que rien ne me retient, parce que je suis curieux. Néanmoins, je suis toujours hanté par ce besoin de disparaître, de me dissimuler du monde des humains et ma quête tourne rapidement à la nécessité de *voir sans être vu*. Pas par peur, pas parce que je me sens *proie* – sentiment grisant que je connais pour l'avoir vécu il y a quelques mois au cours d'une traversée nocturne en montagne –, mais plutôt par confort, par souci de protection, par souci d'être enveloppé, couvert, caché. Et ce qui devait arriver advint : très vite je marche exactement dans les pas répétés, qui de fait ont creusé un petit sentier, d'une piste animale en surplomb du sentier et du cours d'eau. Cette piste devait être là, bien sûr, parce que c'est là qu'il faut être, c'est là que je suis bien : je vois en contrebas avec cette conviction rassurante que personne en bas ne tournera le regard en haut. Personne ne me verra, personne ne cherchera à me voir. Les humains ne font pas ça.

J'étais venu avec l'*intention* de dialoguer avec les autres êtres vivants, quoique cela ait pu signifier pour moi avant ce jour-là, avant le voyage. Le canal s'est puissamment ouvert et m'a permis de faire émerger une forme de sixième sens, très intuitif mais néanmoins sans équivoque, un sens *empathique* – le contenant, ou le signifiant, « empathie » ayant dès lors changé son contenu, ou son signifié. Je ne m'attendais cependant pas à ce que je m'apprête à partager, je ne m'attendais pas à ce que ce lien empathique me plongerait alors bien au-delà du partage, dans les profondeurs de mon animalité... Au cours de mon travail préparatoire au voyage, je n'avais en effet pas vraiment « prévu » que le voyage m'emmènerait aussi loin. Car en effet, comme évoqué en préambule de ce texte, dès lors que je me trouve *sur la piste animale* – titre d'un autre merveilleux recueil de Baptiste Morizot –, mon corps et mon esprit se muent progressivement en cette part sauvage enfouie en moi et dont j'ignorais jusque là l'existence. J'évoluais alors sur la piste avec une infinie précaution, *naturelle*, spontanée, et c'est ainsi que je me retrouve, à 14 heures, le nez au sol à renifler les odeurs des pas de chevreuils puis, attiré par le mouvement dans ce bosquet qui me fait face, à chasser... pour le jeu, comme un bébé chat ou un bébé loup, ou plus vraisemblablement comme un bébé *Homo Sapiens* dans son milieu naturel, ce milieu qui nous a formé durant 300,000 ans et que tant mon cerveau que mon corps n'ont visiblement pas oublié. Ce moment est, si ce n'est le plus intense, je crois du moins le plus révélateur, le plus transcendant du voyage. Il durera peut-être quinze minutes, mes repères temporels se sont tellement évaporés que ces quinze minutes n'en étaient peut-être que cinq, ou alors ont-elles été trente. En tout cas, en dépit de cette intense sensation de *flow* – au cours de laquelle nos gestes sont parfaits, inconscients et notre expérience enracinée dans le moment présent, sereine, joyeuse –, ma traque de jeune vieux-chasseur inexpérimenté se soldera par un échec : je perds vite la trace de l'animal-du-bosquet que je ne parviendrai même pas à identifier. Revenant finalement lentement sur mes pas, j'entends et j'aperçois quelques mètres au-dessus de moi Oiseau (dans le contre-jour je ne l'identifie pas) qui clairement m'observe et « me parle ». Son chant est cadencé, et me donne la vive impression que ce chant est pour moi et qu'il attend une réponse. Spontanément j'effectue des mouvements amples des bras au rythme du chant – ce qui du moins me paraît *instinctivement* être la réponse adaptée. En guise de réplique, Oiseau descend d'un niveau, sur la branche inférieure de l'arbre très émacié sous le couvert du houppier mais constitué ainsi de plusieurs niveaux de branchages qui s'enchaînent jusqu'à un mètre du sol. Il ou elle descend d'un niveau et reprend son chant cadencé. En réponse je reprends à mon tour mes mouvements de bras supposément – selon moi en tout cas – synchronisés. Réponse d'Oiseau en descendant à nouveau, en chantant à nouveau. Cet épisode se répète trois ou quatre fois, je ne me rappelle plus très bien. Cependant, j'ai le très clair souvenir de cette certitude *dès le début* – avant-même me semble-t-il qu'Oiseau ne descende pour la première fois – que notre dialogue était précisément une invitation à nous rapprocher, une invitation émise de ma part proposant à Oiseau de venir à moi, ou alors était-ce l'inverse ? Qu'il vienne à moi plutôt que j'aille à lui parce que je *sens* – à nouveau de manière intranscriptible ici – que c'est la bonne manière d'accueillir, que d'aller moi-même à sa rencontre n'était *pas* le consensus empathique, n'était pas

poli, n'était pas la règle diplomatique. Sensation qui, si elle était sans équivoque sur le moment, est d'autant plus étonnante avec le recul : au moment de ma rencontre précédente avec Papillon la règle diplomatique m'apparaissait comme précisément opposée et il aurait été absurde, un impensé, d'attendre que Papillon vienne à moi ou que je communiquasse au moyen d'un tout autre vecteur de dialogue. À l'issue de ces trois ou quatre enchaînements de chants aviens et de réponses corporelles humaines vraisemblablement malhabiles, Oiseau achève sa descente en se réfugiant derrière l'arbre, ne me faisant ainsi plus face. Je me rappelle nettement, et ce pour la première fois de la journée me semble-t-il, une forme d'incompréhension marquée. Ça ne colle pas. Ce n'est pas *ce qui était convenu*. Pendant les heures qui ont précédé, tout m'était paru évident, les insectes qui progressaient sur les arbres me contournaient en établissant un lien de curiosité empathique avant d'aller leur chemin, le bourdon qui me tourna autour dans son balai de butinage de mélittes à feuilles de mélisse, voletant d'une fleur à droite du sentier à une fleur à gauche du sentier, avant de filer définitivement dans le sous-bois, avaient eux-aussi établi un contact avant de retourner à leur occupation *une fois le contrat social avec moi rempli*. J'étais pris ici par ce sentiment qu'Oiseau avait rompu le contrat, non par ruse ou par défiance, mais plutôt par pure irrationalité, incohérence, ça *ne pouvait pas* se terminer ainsi. Il en est pourtant ainsi.

On connaît tous·tes la question « l'Homme est-il un animal comme les autres ? », dont la banalité rhétorique exige que, par correction sociale, nous, modernes civilisé·es *puissions* répondre que, *oui*, soyons raisonnables, la science nous le dit, nous le sentons dans notre âme, l'Homme est l'égal des autres animaux. Mais, à l'évidence, le carcan normatif de la société des Hommes nous enserme dans une impossibilité psychologique *effective* à vraiment y croire. Finalement, ce n'est qu'un mensonge convenu et convenant. Comment assumerait-on sinon encore le génocide ininterrompu mais abjectement négligé par les médias de centaines de milliards d'animaux dits « d'élevage » chaque année dans le monde (à raison d'environ 30,000 toutes les secondes) tout en s'émouvant par ailleurs, et ce parfois des semaines durant, du moindre meurtre d'un seul humain innocent tout aussi abjectement instrumentalisé par les journaux télévisés ? À l'évidence, *non*, au fond de nous, l'Homme *n'est pas* un animal comme les autres. La question est en réalité mal posée, et offre de fait trop de liberté au mensonge bien-pensant. Si elle appelle à une conclusion rhétorique affirmative, alors j'aime au contraire me la poser ainsi : « l'Animal est-il un Homme comme les autres ? ». Formellement, mathématiquement, les deux questions sont identiques : tout du moins, une réponse affirmative (« oui l'Homme est un Animal comme les Autres », ou « oui l'Animal est un Homme comme les Autres ») établit un lien « identitaire » : l'Homme égale l'Animal, et réciproquement, l'Animal égale l'Homme. On ne peut répondre affirmativement à la première sans répondre affirmativement à la seconde. Ce qui est gênant évidemment dans la seconde question est qu'en y répondant à la négative (même si on ne le souhaite pas), on acte l'inclusion stricte de l'Animal au sein de l'ensemble – de fait plus vaste – des Hommes. Et c'est évidemment dissonant, prouvant par là qu'affirmer que « l'Homme est un Animal comme les autres » est pure supercherie si le questionnement contraposé nous heurte émotionnellement. Jusqu'à mon voyage, j'essayais, hardiment, de vivre honnêtement cette « identité Homme-Animal » dont les peuples animistes ne sont pas simplement *conscients* mais dont ils ignorent jusqu'à la possibilité-même qu'il en fût autrement. À l'occasion de quelques courtes transcendances, d'un *boost* d'endorphines, d'un échange de regard furtif avec un chamois, bref, au court d'*instantanés imprévus* – quelques secondes tout au plus – de déconnexion cérébrale et de reconnexion spirituelle, j'y touchais. Je crois pouvoir affirmer que la plus belle offrande de mon voyage aura précisément été d'atteindre, par ces puissants moments d'empathie, cette *conscience pure* de connexion d'égal-à-égal avec d'autres animaux, mais aussi – dans une moindre mesure – avec les végétaux. Connexion qui m'a poussé, comme je le précisais auparavant, à me *dissoudre*, à reprendre la place qui me semblait être la mienne au milieu de la forêt, à *l'emplacement qui est le mien* dans la complexité du vivant : pas sur le chemin des humains arrogants, et pas non plus dissimulé du reste du monde afin de disparaître tout à fait, non, simplement à ma place d'Homo Sapiens, éternel chasseur-cueilleur que 10,000 ans de civilisation n'ont pas vidé de son essence, sur ma piste animale.

Au retour de cette expérience pleine de révélations, sur le sentier des Hommes, une nouvelle vague de remaniement philosophique et ontologique m'emporte. Entre l'épisode du groupe d'oiseaux dont je ne parvenais pas à discerner, à détailler les *individus* mais dont j'ai palpé la poésie du chant *unifié*, et cette confusion qui émerge entre l'âme humaine et l'âme des autres vivants, j'ai cette impression forte que l'erreur de notre monde vit conceptuellement dans cette foutue catégorisation réductionniste, scientiste, et finalement aporétique qui découpe la toile de la vie à la hache. Cette taxonomie sans cesse remaniée par les « experts » qui interdit de fait le dialogue parce qu'un oiseau serait un oiseau, un homme serait un homme, une femme serait une femme, un noir serait un noir, et ces entités-là vivraient dans des mondes à part. Face à Oiseau, face à Papillon, j'étais un humain qui parlait à un autre humain, ou alors un papillon qui parlait à un autre papillon ? En fait, comme le veut l'ontologie animiste dans sa définition descolienne, si l'évolution a isolé *discontinûment* nos attributs physiques de relation au milieu (nous dotant d'ailes ou de nageoires ou de bras ou de racines), nos âmes – ou *notre* âme – demeurerai(en)t *continûment* connectée(s), et il n'y a dès lors plus d'oiseau, plus de papillon, plus d'arbre, plus d'Homme, juste des entités vivantes dont le brouhaha d'échanges – pour l'essentiel non verbaux – est finalement fort intelligible. Il demande juste qu'on se pose et qu'on l'écoute.

Les effets psycho-actifs s'estomperont très vite à partir de là. Revenant au camp de base avec énormément de réflexions sur l'ensemble des moments vécus, je repasse par la cascade de ma première vive expérience de midi. Je reprends place au bord de l'eau, comme quelques heures auparavant. Le soleil ayant tourné depuis, il n'y a plus cette lumière flamboyante qui illuminait les centaines d'insectes ailés. Je ne les vois plus vraiment. Faisant face à l'arbre de l'autre côté du cours d'eau, je ne vois plus, je ne pénètre plus son âme. Le canal s'est coupé. Clac. Sans le déplorer, je suis néanmoins sur le moment vivement surpris par cette abrupte *discontinuité*. Je m'attendais bien à un déclin inévitable des effets – nous avons été briefé – mais cette fermeture nette de toute possibilité de dialogue, cette extinction propre comme figurée de la lumière, me perturbe. Je suis en proie au doute. Je questionne à nouveau le concept de « réalité », la notion d'états de conscience. Pourquoi ne glissai-je pas en douceur d'un état à l'autre en éprouvant graduellement plus de difficulté à « toucher l'âme » de l'autre ? Comment cette bascule brutale a-t-elle pu avoir lieu, quand ? De fait, elle n'a eu de cesse d'avoir lieu, toute la journée, en ce sens que j'ai toujours été en mesure de tourner mon préfrontal sur *off* ou sur *on*, en décidant de me laisser porter ou au contraire de m'enquérir de mon stock de quarante ans de longue accumulation intellectuelle, de long conditionnement cartésien. Simplement, visiblement, il m'est désormais trop dur de me laisser porter. Le doute n'aide bien sûr pas. Se forcer à ne pas faire d'effort, mais forcer sans forcer, est redevenu trop compliqué. Je n'en ai plus vraiment non plus l'énergie – ou la non-énergie –, pas plus vraiment que l'envie.

Un peu plus tard nous nous réunissons toutes et tous, nous explorons ensemble d'autres lieux, fermons le cercle de bienveillance par un retour à chaud et repartons aux « réalités virtuelles » de nos vies urbaines. Pour ma part, j'étais venu en courant, cela faisait partie de mon *set-and-setting* (au-delà du simple fait que je déteste l'idée de m'enfermer dans un véhicule pour avaler des lignes d'asphaltes si mes jambes peuvent me porter au même endroit à travers le sous-bois), donc je repars en courant. Sur le chemin, j'éprouve une immense joie et une projection immédiate qui me fait sourire, en entendant le déplacement très peu discret d'un mammifère (je suppose un chevreuil ou un chamois) quelques mètres au-dessus de moi, sur un sentier parallèle, qui me suit sur une centaine de mètres. Je ne l'avais pas vu – et ne le verrai pas – mais évidemment, lui ou elle, du dessus, m'observait, tout comme quelques heures auparavant je m'étais moi-même protégé sur ma piste animale au-dessus du chemin des Hommes. Je ne me sens pas vraiment fatigué, en dépit de ces dix dernières heures d'arpentage incessant, et ce retour en descente d'une heure en *huarraches* dans des passages parfois très caillouteux me paraît facile, léger. De retour à l'appartement, au confort matériel mais à l'inconfort psychologique des pans de béton, j'ai cette impression marquée, au

cours des échanges avec L., ma femme – qui, par angoisse pour moi je crois, ne soutenait absolument pas, et ne soutient toujours pas, le projet –, de mieux cerner les émotions qui émanent d'elle et les besoins qu'elle exprime. Plus que d'habitude. C'est une sensation assez diffuse, comme si je lisais un peu mieux en elle et que j'étais en mesure à nouveau de « m'aligner » au « bon » canal. Je lisais récemment ce travail aussi évident que déroutant sur la communication non-violente, *Les mots sont des fenêtres*, de Marshall Rosenberg, sans toutefois parvenir réellement à l'appliquer « à la maison » (c'est aussi sur ce chemin que me mène la pratique de l'écopsychologie qui m'a permis de développer *intuitivement* des outils de communication bienveillante dans le cadre de mes cours et de mes interactions avec les autres, mais plus difficilement avec mes proches dont je suppose que la lente adaptation à ma propre communication « violente » passée implique un travail de réadaptation mutuelle de plus longue haleine). J'avais ce soir-là l'impression que les mots me venaient et que je parvenais à proposer de meilleures « invitations » à répondre aux besoins que je ressens chez L. – succès en réalité tout relatif, soyons clair, tant mon enthousiasme de la journée était parallèlement en opposition frontale à l'incompréhension immuable de L. Comme je le fais tous les soirs, sur son invitation, Chaton vient suggérer son envie de jouer, en me fixant puis en détaillant à toutes pattes dans la chambre – cela veut dire : suis moi, viens jouer au pointeur laser, à la ficelle, ou à nous courir après. En général, en fait... tout le temps, c'est moi qui *impose* le choix du jeu. Mais ce soir, et pour la toute première fois en cinq ans, Chaton pose sa patte sur sa ficelle, et le sens qui accompagne ce geste n'est absolument pas anodin : je n'*infère* rien, pour moi, à cet instant, le message est vraiment clair, c'est un bout de dialogue limpide, « jouons à la ficelle ». Évidemment L. n'y croit pas, coïncidence, « avec moi elle le fait des fois », etc. Je ne peux évidemment pas affirmer que ce n'est pas le fruit d'un heureux hasard, que je cherche inconsciemment des signes d'auto-confirmation d'un biais cognitif quelconque. Il n'en demeure pas moins – et c'est là l'important selon moi – que, viscéralement, je ressens ce moment comme une *réouverture furtive, inconsciente du canal*. Et je repense alors à l'animal qui m'a suivi dans les bois juste avant. Et si le canal ne s'est pas *rouvert*, mais qu'il ne s'est en réalité jamais fermé, qu'il a tout simplement depuis quelques heures progressivement glissé de ma conscience réflexive à un état « hors d'atteinte », aux confins de mon inconscient. La pensée suivante qui me vient à l'esprit est le récit par E., plus tôt dans la journée – elle me l'avait en fait déjà raconté quelques mois auparavant comme l'une des plus vives expériences qu'elle a elle-même vécues sous psychotrope –, de cette fois où elle s'était assoupie dans une clairière et avait senti une présence qui, en relevant la tête, s'est révélée être une biche qui lui reniflait le museau. Rencontre animale *impossible* mais qui a précisément eu lieu en dehors de tout message explicite. Ai-je émis moi aussi un message implicite, un langage du corps, des signaux physiologiques, une invitation inconsciente, qui auraient permis à Chaton de savoir que je la comprenais ? Les jours qui suivront, dans mon immense naïveté maladroite d'humain « sobre », je retenterai de l'inviter à m'indiquer son jouet, mais je ne recevrai rien d'autre en retour que son regard confus, regard que jusque-là je qualifiais d'« hébété » – quelle horrible arrogance que cette insultante projection d'*hébétude* envers un être vivant qui comprend son prénom et quelques mots en langue humaine tandis qu'en retour je ne sais rien discerner des fluctuations des miaulements qui me sont destinés... Cet épisode constituera la dernière bribe de lien qui m'aura uni aux autres vivants, au cosmos, ce jour-là. Fin du voyage.

Dès lors, où atterrir ?

Qu'ai-je appris de mon voyage ? Est-ce qu'il m'a « changé » ? Qu'est-ce que j'en tire dans ma quête des leviers permettant la bascule ontologique nécessaire à une transformation sociétale épurée des logiques violentes de domination et d'oppressions ?

Au moment du débriefing, le soir-même, j'ai bien évidemment évoqué la puissante concrétisation de ce long travail tout à la fois philosophique, ontologique et écopsychologique préalable – durant

des mois –, que je rapportais plus haut, à savoir cette affirmation de l'existence de *moyens* de dialogue avec les autres êtres vivants. Affirmation doublée de plusieurs formes de « validations empiriques » : les papillons qui m'ont « attendu », Papillon qui a suivi mon mouvement, Oiseau qui est descendu au rythme de nos échanges, Chaton qui demande à jouer à la ficelle, E. qui me reporte son moment intime avec la biche... Si le voyage a lieu dans un état de conscience « modifiée », dans une réalité « autre », fictive, hallucinée, ces moments-là *ont eu lieu* dans toute leur réalité matérielle. Les récits de rituels chamaniques et de guérisons défiant « la science », la rencontre dramatique de Nastassja Martin avec l'ours dont elle avait rêvé à de multiples reprises – rapportée dans *Croire aux fauves* –, tous ces événements « mythiques » et pourtant si proches, je les ai lus, j'ai atteint une disposition mentale à intégrer leur existence à ma propre réalité, au champ des *possibles*, mais rien n'égale évidemment une confirmation effective, vécue corps et âme. Comme un « *check* » ajouté à ma liste d'explorations ésotériques qui auraient lentement cheminé de pures curiosités intellectuelles (ce qui exige souvent, déjà, une forte humilité, et pas juste cette caricaturale « ouverture d'esprit », porte ouverte au n'importe-quoi) à fondements concrets et constitutifs, voire même définitoires, du *monde*, c'est aujourd'hui clair pour moi : je suis venu, j'ai vu, j'ai dialogué. Mais au-delà d'avoir rempli mon « contrat intentionnel » de dialogue avec d'autres êtres, j'ai découvert et vécu la « forme », ce que j'ai nommé jusque-là le « canal », que prend le dialogue. Je l'appelle « canal », vraisemblablement par déformation professionnelle de l'ingénieur en télécommunications, en ce sens qu'il n'est possible d'utiliser un canal, et donc ce dernier n'a de réalité effective, que si émetteur et récepteur utilisent la même longueur d'onde, la même symbolique, la même *intention*. Mais, j'en suis conscient, le substantif lui-même sonne profondément creux, terriblement réducteur, une nouvelle prison pour l'ineffable. Je vais tenter ici d'aller au-delà du mot. Toute la journée, dans les moments les plus forts, mes déplacements paraissaient excessivement lents, mes observations profondes et détaillées, mes attentes et invitations empruntées d'une patience que l'humain du 21^e siècle considérerait excessive, *pathologique*. C'est une réalisation profonde : je sais bien que nous allons trop vite, qu'il y a « urgence à ralentir », *figurativement*. Pour soigner la Terre, il faut connaître la Terre, il faut l'aimer, et pour l'aimer il faut pouvoir lui parler. Mais le dialogue, bien plus que figurativement, c'est désormais très clair pour moi, ne s'instaurera *proprement* pas dans ce décalage fréquentiel entre une humanité qui court en dehors de sa propre temporalité et une Terre qui, à un niveau qui nous est devenu inaudible, implore l'arrêt de cette accélération auto-destructrice. L'autre grande leçon que je tire de cette expérience de dialogue interspécifique est que le vecteur, le médium du dialogue n'est pas, contrairement à ce que j'imaginai, distinct pour chaque paire d'espèces impliquée dans l'échange diplomatique – ou du moins, il l'est, mais c'est marginal parce que c'est comme *inscrit* en nous (Oiseau attendait un signal, c'est lui qui viendrait, je l'ai intuitivement compris, tandis que Papillon m'invitait à l'approche, ce qu'en moi je « savais » également) –, non le dialogue s'opère au moyen d'un seul et même outil, que je crois correspondre à ce qu'on appelle communément *empathie*. Mais je dois ici vraiment être précis : jusqu'alors, l'empathie était pour moi une projection, en moi, des émotions ressenties par l'autre, émotions qui peuvent effectivement émerger à l'occasion d'un simple échange de regard, aussi bref mais potentiellement intense soit-il, avec un autre animal, humain ou non-humain. C'est en cela une vision unidirectionnelle et qui, même si elle opère chez chacun, n'implique aucunement un envoi effectif de messages, de *dialogue*, tout au mieux une double affirmation d'un « je te comprends, je ressens ce que tu ressens », peut-être intense mais établie à deux « niveaux » de conscience distincts. Là j'évoque véritablement un ressenti *réflexif*, un « je ressens ce que tu ressens, tu ressens ce que je ressens, et *nous savons que nous le savons* », et de plus « je sais lire tes intentions, tu sais lire les miennes, et *nous savons que nous le savons* ». La différence n'est pas simplement terminologique, ou académique, elle est *pratiquement* vertigineuse. La différence, c'est « décider ensemble, Chaton et moi, de jouer à la ficelle, parce qu'elle l'a suggéré et que j'ai validé le choix » au lieu de « jouer au pointeur *laser* avec Chaton parce que je sens en elle que ça *devrait* faire plaisir ». C'est la différence entre collaborer et dominer (ou subir).

C'est très loin d'être anodin. Le fait de *dialoguer*, en soi, n'est rien car nous dialoguons avec les autres humains, et cela ne nous empêche pas de nous entre-tuer. Mais dialoguer *par ce prisme empathique*, qui nous invite au respect, au soin, à l'humilité, à l'effacement, métamorphose la terminologie-même du dialogue. Cette découverte que parler aux autres vivants puisse passer par un lien de soin mutuel peut apparaître comme un incroyable alignement de planètes : pour sauver le monde, dit-on, il faut le comprendre, puis l'aimer, puis en prendre soin, alors que, précisément, le comprendre, l'entendre, lui parler, passe visiblement par le biais d'un lien empathique. Dialoguer c'est prendre soin, prendre soin c'est dialoguer. Au-delà de l'angélisme, rappelons que l'entraide étant plus favorable au bien-être commun que la compétition – je recommande à ce titre la lecture de *L'entraide, l'autre loi de la jungle* –, il n'y aurait rien d'absurde à imaginer qu'au cours de notre co-évolution asymétrique, les plantes aient « doté » les animaux d'une capacité intrinsèque à l'échange empathique, capacité considérée comme immanente par les populations indigènes animistes mais réduite à l'état de « délire hallucinatoire » par le conditionnement pathétique et sans discernement de la société du spectacle au sein de la population occidentalisée. En cela, cette expérience de dialogue, de fait *diplomatique*, m'emplit d'un profond espoir qui n'a de cesse depuis de me rappeler cette proposition, lue dans un article du numéro spécial sur les expériences psychédéliques du *European Journal of Ecopsychology*, selon laquelle (je traduis) « la sagesse issue des états de conscience étendus a été, peut être, et doit être une part des réponses aux immenses problèmes auxquels est confrontée notre espèce ». On touche ici un point crucial : il existe des moyens concrets – pour ma part, cela m'aura pris à peine deux ans de déconditionnement et de tâtonnement ontologique, et finalement ce coup de pouce psycho-actif – et effectifs de transformation de notre rapport au monde, de reconnexion à l'essence de notre être-au-monde, et par là de démantèlement, comme une évidence, de l'ensemble de nos outils de domination et de violence éco(sui)cidaires. Dans *Ethnographies des mondes à venir*, le satiriste Alessandro Pignocchi dépeint avec beaucoup d'humour de nombreuses scènes impliquant des politiciens, Emmanuel Macron en tête, s'adonnant à des rituels animistes, avec pour conséquence leur départ de la posture autoritaire pour rejoindre la forêt et l'isolement hors du monde civilisé. L'absurdité du dessin, telle une puissante critique du spectacle, ne me paraît désormais plus si nette...

Mon expérience « inattendue » de plongement en animalité, ajoutée à cette extra-sensorialité qui, outre l'effacement de ma myopie en un flash le temps d'une journée, m'a donné accès à un spectre plus large de mes cinq sens mais surtout à d'autres *sens* – avec en point d'orgue le canal empathique susmentionné –, a renforcé ce doux espoir de reconnexion possible à cette essentialité de la vie. Non seulement parce que le pouvoir empathique du dialogue invite puissamment à l'arrêt de notre entreprise de saccage, mais également parce que, de manière inespérée, dix mille ans de civilisation ont peu effacé de nos capacités *physiques* et *physiologiques* à regagner de manière très concrète – et pas juste spirituelle ou onirique – une forme d'*autonomie sauvage*. Autre surprise de la journée, bien qu'ayant été préparé par mes co-voyageur·ses, entre les épisodes expérientiels d'*abandon* et de dialogues, les longues heures passées à arpenter le sentier dans mes songes ont été l'occasion de véritables prises de conscience *philosophiques* et *spirituelles* – je rappelle de nouveau que, pour moi, la spiritualité n'est en rien une élaboration de dogmes ou d'idéologies, mais bien un exercice de questionnement aux frontières de la raison – d'une lucidité rarement égalée par le passé (même s'il est clair que les événements vécus appelaient évidemment à de profondes remises en cause de mes croyances et de certaines normes sociales profondément ancrées). Cette facilité accrue de raisonnement philosophique, qui m'est au passage apparue sur le moment comme le choix d'« exercice » tout à la fois le plus évident et le plus enthousiasmant, presque un jeu, me rappelle, alors que j'écris ces lignes, une évocation qui m'a récemment marqué : celle de David Graeber et David Wengrow, dans leur chef d'œuvre provocateur *Au commencement était...*, qui pointent que près de deux siècles (au cours des 16^e et 17^e siècles de notre ère) de rapports des jésuites envoyés en émissaires de conversion des peuples autochtones de l'Amérique pré-colombienne ont systématiquement reporté l'extrême intelligence, notamment dans leurs capacités d'argumentation philosophique, de nombreuses populations indigènes. Qu'ils aient été attachés à des rituels

chamaniques ou non, ces groupes étaient en mesure par la simple force de débats philosophiques profonds de maintenir une structure sociale (une éco-nomie) égalitaire, anarchique (ou hiérarchique mais sans domination), et vidée parfois de toute forme d'oppression sociale physiquement ou psychologiquement violente. À l'évidence, les puissants outils d'abrutissement et, pour reprendre Debord, d'autorisation d'affirmer le « faux sans réplique », de la société du spectacle, nous ont infiniment éloigné de tout jeu philosophique collectif audible, crédible, nous qui vivons dans l'absurdité la plus absolue du suicide collectif *librement consenti* et du sacrifice matériel quotidien (prosaïquement appelé « le travail salarié ») pour un idéal hédoniste mythifié (prosaïquement appelé « les loisirs »). Néanmoins, cette spontanéité avec laquelle j'ai pris plaisir, sans même y réfléchir, à « refaire le monde » tout seul, des heures durant, s'est convertie depuis en un égal immense plaisir que je prends depuis mon *voyage* à reconnecter les bouts du puzzle de ces dernières années, à inventer de nouveaux paradigmes de destruction du spectacle, afin de précisément laisser de nouveau libre cours à la créativité philosophique, ontologique, écologique, économique et pratique de toutes et tous.

Connecter les bouts, c'est notamment continuer à explorer la littérature scientifique sur l'entrelacement entre shamanisme, rituels de la Terre, psychédéliques et anthropologie. Récemment, j'ai découvert qu'une forte présomption est portée à l'hypothèse d'une *co-évolution* symbiotique entre l'humain et les plantes psycho-actives, présomption justifiée notamment par le fait que ces substances, si elles ont une action remarquable sur *Homo Sapiens*, n'ont pas d'effet notable sur les autres descendants des premiers hominidés – nos plus proches cousins génétiques –, et ce pour de nombreuses plantes et champignons dans le monde. La coïncidence est peu permise : ces substances ont accompagné le développement humain. Il est pertinent à ce niveau de revenir sur l'étymologie du mot *psychédélique*, à savoir qui 'élicite' (qui donne accès) à l'âme (ou aux âmes). Le shamanisme et les rituels autour des moyens d'altération de la conscience pourraient, de fait, avoir été un puissant outil, sinon le déclencheur, de notre *psyché*, de notre capacité d'abstraction, de notre créativité spirituelle et, *in fine*, la source de la production du divin et des dieux. Beaucoup préfèrent d'ailleurs nommer les psychédéliques des substances '*enthéogènes*', en ceci qu'elles permettent de 'générer le divin'. La présence en tout lieu du globe de formes diversifiées mais invariablement spirituelle de rituels shamaniques, souvent ancrés autour de telles substances enthéogènes ne seraient ici non plus le pur fruit d'un improbable hasard : *Homo Sapiens*, dans sa dite singularité d'animal spirituel (cela reste à démontrer), serait de fait symbiotiquement allié·e aux effets tant physiologiques que cultures de plantes enthéogènes et de pratiques shamaniques. De la même manière que nous ne sommes pas enfermés dans une membrane corporelle d'*Homo Sapiens* mais dilués dans un tissu du vivant à travers lequel nous respirons et ingérons les atomes de notre renouvellement dynamique, nous ne serions spirituellement dès lors pas plus un cerveau autonome d'*Homo Sapiens* qu'une combinaison fusionnelle entre processus cérébraux et transcendance enthéogène. Cette observation est éminemment cruciale pour penser notre essentialité ontologique. Elle démontrerait surtout l'abandon de soi induite par la modernité scientiste et réductionniste qui a moqué puis tué les dieux, et donc vidé une part de nous. Ne sommes-nous pas amenés à conclure fondamentalement que demain sera spirituel ou ne sera pas ?

On s'étonnera peut-être que j'affirme aujourd'hui, qu'en dépit du fait que ce voyage ait été clairement initiatique et profondément transformateur, je ne souhaite pas effectuer un second voyage de sitôt. Précisément parce que premier voyage m'a apporté, au-delà d'une puissante vague de *confirmations*, un véritable tsunami de nouvelles réalisations et, conséquemment, de nouvelles questions. L'état de conscience dans lequel je me trouvais n'avait selon moi rien de « modifié » ou même « étendu », adjectifs désagréablement connotés et qui suggéreraient que rien de cela n'était vrai ; c'était je crois plutôt un état de conscience *apaisée, nettoyée* de la crasseuse accumulation sociétale du dogme égotiste, de la peur de tout, du trouble de déficit de nature. Je ne veux pas dépendre d'un adjuvant pour atteindre cette réalité, que je sais avoir touchée du bout du doigt, du coin de l'âme, à l'occasion de mes longues sorties diurnes, et à plus fort effet nocturnes, en

montagne, à l'occasion d'une rencontre animale qui a bouleversé à plus d'une occasion mes sens, au passage de ce sentiment tout aussi impalpable qu'inattendu de *flow*, lorsque les endorphines jouent l'office qu'on leur connaît de puissant relaxant pour le corps et l'âme. Dès lors, je travaille à affûter mes propres outils pour atteindre cette réalité apaisée. Il n'en demeure pas moins que de nombreuses questions ont été ouvertes une fois passées *les portes de la perception* – pour reprendre Huxley qui a rapporté bien avant moi le récit de tels voyages (dans des conditions de *set-and-setting* bien différentes cependant) –, questions à peine formulables tant elles s'appuient sur des sensations nouvelles, des *sens* nouveaux, attachées à aucun mot de notre langue. L'une de ces nombreuses énigmes, celle qui trouble depuis de nombreux jours mon esprit nourri à la rudesse cartésienne, est de comprendre « comment Papillon savait, comment Oiseau savait ? », comment ils ou elles savaient que le canal était ouvert, quelle est la nature du message émis ? Réciproquement, *je* savais, et je savais qu'ils savaient... : quelle est donc la nature profonde, physiologique, biologique, mécanique des messages qui ont permis le dialogue ? Pourquoi, également, n'émanait d'elles et eux que pure envie, curiosité, évidence dans le lien, mais aucune forme d'*étonnement* face à cet *Homo Sapiens* « différent » comme je me présentais à elles et eux ? Étonnamment, ces questions ne me posent pas autant de problème qu'une toute autre question, plus déstabilisante encore, tant j'étais comme *nu*, démuné, face à la situation : « comment Chaton savait quand moi-même je ne savais pas ? », si tant est que cette situation n'ait été autre que pure coïncidence. Quel a été le message que visiblement *j'aurais* émis, alors que je ne sentais consciemment plus le « canal », que je le croyais fermé. Et bien sûr, diable, quelle est la réalité physique de ce canal ? Comme je le sens, j'imagine que ce « canal » est une forme d'*émergence biologique* multifactorielle, à la fois de messages physiologiques, hormonaux, de postures et attitudes finement ajustées, un *tout* qui transmet une information puissamment non verbale. Au passage, je réalise qu'au cours de mes expériences vécues pendant le voyage, si j'ai beaucoup ri au début, je n'ai pas le souvenir d'avoir prononcé un seul mot, peut-être parce que ce vecteur de dialogue – connu des psychologues comme ne contenant que 20 % de l'information échangée déjà entre *Homo Sapiens* (le reste est purement non-verbal) – était absolument inutile, inepte, vide de contenu. Comme les mots-prisons de Debord. Bizarrement, et c'est peut-être aussi un enseignement du voyage, si les questions sont nombreuses, elles *ne me hantent pas* et, surtout, je ne ressens pas de nécessité impérieuse à leur attacher une réponse matérielle. Comme si leur ésotérisme était accueillant, rafraîchissant, en opposition à la gloutonnerie scientifique qui dans sa folie aveugle ne laisse plus aucune miette au mystère du vivant, au voyage intérieur. Je ne suis même pas certain que je souhaite y trouver une quelconque explication *rationnelle*, ou du moins, si, mais j'aimerais que cette explication soit hors d'atteinte de la validation expérimentale, de la traçabilité scientifique réductionniste et utilitariste. Le voyage deviendrait sinon bien vite un besoin, rapidement devenu dépendance, de la société du spectacle qu'une *n*-ième technologie connectée transhumaniste assouvirait. Est-il également besoin de *chercher* à expliquer au-delà de la saine confirmation dialectique, *pragmatique*, au-delà de l'explication appropriable et même désirable ? Veut-on vraiment savoir, comme les neuropsychologues de la conscience l'ont démontré, qu'un protocole expérimental permet d'anticiper nos choix plusieurs secondes avant que nous *croyons* les avoir consciemment émis, pulvérisant ainsi la notion de libre arbitre ? « La science », ici avec les guillemets du critique de la technique Pierre Thuillier – c'est-à-dire à la fois l'institution et les valeurs de l'exercice scientifique moderne –, est un des puissants catalyseurs de l'éco(sui)cide en cours. Un catalyseur qui œuvre malgré lui pour le maintien et l'accélération de la plus grande ineptie de l'histoire de l'humanité. Au faîte du paradoxe, « la science », en accumulant les équations commandées par le spectacle, détruit le savoir. Elle salit tout. Son absolutisme religieux (tout s'explique par les outils de « la science » et le reste relève au mieux de la science « molle », au pire de la folie sauvage) détruit la *contingence*, la possibilité-même de *penser* le pas de côté ontologique indispensable à notre survie à court terme. Alors j'aime à penser les questions ouvertes par mon voyage comme un rappel à l'ordre, comme un pied-de-nez du Dieu-Nature spinoziste, comme un rappel que le « savoir » est aussi un phénomène *émergent*, *flexible*, *contingent*, un pragmatisme, le résultat de l'observation, de la concertation, et non pas seulement d'une quelconque transcendance

quantifiable qui donne tout pouvoir au nombre et au mot. Je repense souvent à l'évocation par Nastassja Martin, venue à Grenoble présenter son livre *À l'Est des Rêves*, de certains éléments surprenants du « savoir » Even ; notamment, les Even proposent que l'âme des êtres vivants (telle l'âme des saumons qu'on aurait sur-péchés) peuvent se venger, expliquant en cela les déconvenues et difficultés rencontrées par le groupe ; Nastassja rapporte que les Even ne *croient* véritablement *pas* en ce mythe, mais plutôt y *adhèrent*, comme par nécessité, là où une explication rationnelle desservirait le groupe (afin de tromper le fatalisme, de supporter un adversaire incommensurablement plus fort – les extractions minières russes en l'occurrence). Cette exigence de *tempérance de la raison*, qu'il ne s'agirait pas de confondre à l'obscurantisme ou au nihilisme – dont l'objet est une manipulation malhonnête –, tout à la fois ouvre la voie de l'*insondable* (ce que « la science n'explique pas » ou, plus tristement, ce qui n'est pas marchandisable et donc ne mérite pas de s'y arrêter) et simultanément ferme celle du *dommageable* (ce qu'aujourd'hui on appellerait cyniquement le « principe de précaution », que la société du spectacle s'est réapproprié par le prisme du « terrorisme du retour à l'âge de pierre » ou de l'effondrement du « système » : la première des précautions étant de ne surtout pas entraver « la science », de ne surtout pas entraver le suicide collectif). Le dialogue avec le vivant est *insondable*, en ce sens que les outils et connaissances scientifiques effleurent à peine la surface de ce vaste champ qui a été précisément stérilisé par des siècles de lavage de cerveau et de sacralisation cartésienne. Et c'est certainement mieux ainsi : que les scientifiques obtus·es restent dans leurs tours d'ivoire, tandis que les autres êtres humains, celles et ceux qui ont pris conscience de la supercherie scientifique se regroupent en sociétés autonomes, qu'ils et elles reprennent possession des savoirs, qu'ils et elles tirent leur force et leur pouvoir d'agir, non plus de l'Éden du spectacle, de l'absurde, du grotesque, mais d'échanges renoués avec le tissu ancestral et protecteur du monde vivant. C'est un appel au renouveau, un appel à un retour à l'enfance candide, curieuse et enthousiaste, un appel au voyage.